

# **RIEN QUE NOS VÉRITÉS**



*Quand deux secrets se rencontrent...*

**MARIE MILORD**

Marie Milord

Rien que nos vérités

© Marie Milord, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5021-1

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

“My name is Paul Auster. That is not my real name.”

*City of Glass* Paul Auster.

*Mon nom est Paul Auster. Ce n'est pas mon véritable nom*

Mars 2020, Paris.

Ce matin, il s'est passé quelque chose.

Est apparu sur twitter un post me concernant, engendrant tout un fil de discussion.

Le pseudo de l'instigatrice de ce post infamant ne me disant rien, j'ai cliqué, par reflexe, sur sa photo de profil. Immédiatement j'ai reconnu les yeux couleur azur et l'air faussement ingénu de la petite fouineuse à qui j'avais accordé un court entretien, il y a deux ans. C'était en mars 2019, au salon du livre de Paris, porte de Versailles.

Je me souviens de cette rencontre. Alors qu'elle était assise en face de moi, elle avait commencé par me poser des questions plutôt banales. Sur mon parcours, mes goûts en matière de littérature. Me voyant à l'aise, elle avait ensuite osé s'aventurer dans le domaine de ma vie privée. Elle avait voulu en savoir plus sur la relation que j'entretenais avec Virginia, cette « jeune écrivaine surdouée à l'avenir prometteur et à la personnalité atypique ».

Pris de court, je ne lui avais pas répondu. Mon regard s'était posé sur son chemisier, d'un blanc éclatant, sous lequel se dessinait la forme de ses seins, deux petits globes à l'arrondi parfait qu'un minuscule bouton de nacre tenait à peine prisonniers. Sur sa chaise, elle se trémoussait, frétillait du stylo. Une pensée m'avait traversé l'esprit, un frisson, une envie, il faisait chaud... mais je m'étais ressaisi.

Levant alors le nez de son décolleté, je m'étais laissé envoûter par ses magnifiques yeux bleus, clairs comme un premier jour d'été sur la Côte d'Azur, un bleu léger, une mer qui s'éveille, l'aurore... J'y avait plongé avec délectation, m'étais perdu dans ses abysses, me demandant ce qu'elle pouvait bien penser de moi.

J'aime ça : savoir ce que les femmes pensent de moi, en général. Surtout celles que je trouve attirantes. Je ne suis pas trop différent des autres hommes, je suppose.

Les yeux plantés dans les siens, j'avais soudain éprouvé le sentiment, très excitant, d'être un intrus pénétrant par effraction chez une inconnue.

Je me souviens lui avoir répondu, d'une voix ferme et posée : J'ai rencontré Virginia ici même, au Salon du livre... il me semble d'ailleurs qu'elle était assise où vous êtes assise... là... précisément, désignant du doigt le fauteuil dans lequel, elle, se tenait à présent, jambes croisées, cuisses apparentes, et je l'avais fixée longuement, histoire de lui faire comprendre que je menais la danse et que

je n'en dirai pas plus.

@KloéB94 — car si son pseudo ne me disait rien, sa photo elle, ne mentait pas — avait soutenu mon regard, un instant. Battement de cils, ses paupières avait flanché. D'un ton poli, mais assez sec, je lui avais alors asséné un « Mademoiselle, vous n'en saurez pas plus, tout ceci fait partie de ma vie privée, je ne suis pas là pour ça. »

En prononçant ses mots, je pensais bien sûr à Virginia qui, le matin même, m'avait envoyé un SMS : *Daniel, reste professionnel, tiens-t'en aux faits.*

Je ne voulais pas la décevoir.

La fouineuse avait rougi puis s'était mis à bégayer d'une façon grotesque, ces hésitations me faisaient penser aux bêlements d'une chevrette apeurée. Elle ne s'attendait clairement pas à cette réaction de ma part. Je restai silencieux pendant un bon moment. Se penchant alors pour empoigner son sac, elle m'avait jeté un dernier regard suppliant puis s'était levée, d'un bond, pour quitter la pièce, visiblement agacée.

Que croyait-elle ? Que juste pour ses jolis seins et ses beaux yeux, j'irais plus loin dans la confiance ? Je l'avais vue venir avec ses petites mimiques, sa gestuelle affectée. J'aime les femmes, c'est vrai, mais j'aime encore plus Virginia. Et les consignes qu'elle m'avait données étaient claires : je devais en dire le moins possible sur notre relation. Ne pas trop en dévoiler, entretenir le mystère... *Tiens-t'en aux faits...*

Voilà plus de deux ans que cette scène a eu lieu, et pourtant je me souviens de l'état de nervosité fébrile dans lequel m'avait plongé, outre la vue d'un appétissant décolleté et de jolies cuisses fermes et fuselées, la question de ma relation avec Virginia. Il s'en était vraiment fallu de peu pour que, malgré ses recommandations, je déballe tout. À l'époque, j'étais si heureux, si fier, que celle que l'on comparait déjà aux plus grandes, celle dont on disait qu'elle était en train de créer un nouveau genre littéraire, Virginia Manstill, l'atypique, la mystérieuse... me veuille à ses côtés.

Ce que j'aurais pu dire à cette @Kloé ? Que ma première fois, ma première rencontre avec Virginia avait été avant tout un coup de foudre littéraire. Sa connaissance, je l'avais faite à travers son premier roman. Une rencontre plutôt inattendue d'ailleurs. *Les rues sont tristes le dimanche* – le titre – était bien loin de mon genre de prédilection et sentait un peu trop la romance bon marché. Mais il faut parfois savoir lire au-delà des apparences. *Don't judge a book by its cover*, disent les Anglais. Un titre, une couverture, ne sont que des promesses. À nous,

lecteurs, de décider, ou non, de traverser le miroir. J'ai fait cet effort-là. J'ai traversé le miroir et je n'ai pas été déçu.

*Les rues sont tristes le dimanche* – récit d'un déchirement, le délitement d'un couple – est raconté avec une maîtrise conférant à la virtuosité, une forme de créativité qui rendrait jaloux n'importe quel auteur en quête d'inspiration. C'est un chef d'œuvre, un futur classique. Chaque mot, chaque phrase semblait être soigneusement ciselé pour révéler les tourments, les désirs inassouvis, et les conflits qui déchirent les personnages. Une plongée captivante dans l'âme humaine, explorant les zones d'ombre de l'amour et de la désillusion. Voilà ce que je m'étais dit en tournant la dernière page. Et aussi que je devais rencontrer l'auteur, en chair et en os, *in the flesh*.

Je m'égare un peu mais il est temps que je me présente.

Je m'appelle Daniel Please, j'ai trente-trois ans et j'ai partagé, par intermittence, la vie de Virginia Manstill, de septembre 2018 à mars 2020. Période durant laquelle j'ai aussi fait partie d'une joyeuse bande d'animateurs-chroniqueurs dans un célèbre talkshow où je jouais le rôle de « l'intello » de service – ce qui n'était pas difficile — d'où ma présence au Salon du livre. Ma spécialité ? Les écrivains de tout poil, jeunes et vieux, que je prenais un malin plaisir à dézinguer. Qu'ils soient célèbres ou simples quidams, ils y passaient tous.

Malheureusement, tout cela appartient désormais au passé.

La disparition de Virginia, il y a bientôt un an, a mis un terme à toute cette comédie.

C'était juste avant le premier confinement.

*Disparition mystérieuse à Giverny.*

*Mais où est donc passée Virginia Manstill ?*

Voilà ce qu'on pouvait lire dans les journaux avant que l'actualité ne soit contaminée par le virus venu de Chine.

Très vite reléguée au second plan de l'actualité, « l'affaire Virginia Manstill » restait cependant mon principal sujet de préoccupations. Le macabre décompte des morts qui défilait en bandeau sur les chaînes d'info me rappelant sans cesse le nombre de jours que je passais sans elle.

J'étais devant mon poste de télé quand notre président a montré sa jeune bobine à la télé pour nous annoncer d'un air solennel que nous étions en guerre et qu'il fallait rester chez nous.

Habitant en plein Paris, dans un appartement minuscule, une sorte de bocal aux fenêtres mal isolées et mal exposées, j'aurais pu avoir facilement l'impression d'étouffer. J'aurais pu, pour me sentir plus à l'aise, m'installer dans l'appartement de Virginia, j'en avais la clé... mais vivre avec le fantôme d'une absente, marqué par son empreinte, ses empreintes, tout autour de moi, dans chaque recoin, sur chaque chaise, chaque tasse que je toucherais, équivaldrait à me sentir comme un de ces experts qui passent tout au luminol illuminant pour faire ressortir, comme par magie, les traces de sang laissées par un criminel. Non, pour ma santé mentale, j'étais bien mieux dans mon bocal, aussi petit soit-il. Absorbé par ma souffrance, par le vide laissé par son absence, je regardai l'évolution de la pandémie d'un œil indifférent. Moi aussi j'attendais un miracle, mais ce n'était pas celui qu'espérait la majorité de la population. Que celle que j'aime réapparaisse était la seule chose qui m'importait alors, le reste, je m'en foutais.

Le retour à la *vie normale*, à *ma vie normale*, ne pouvait... ne peut se faire qu'à cette condition.



*M'étonnerait pas que ce soit lui qui ait tué Virginia M. Avec ses yeux à la David Bowie, il était pas net...*

Voilà ce qu'avait osé poster @Kloé la fouineuse.

Que l'on me traite de taré, passe encore, ce n'est pas la pire insulte que l'on puisse lire sur les réseaux sociaux, mais que cette greluche se permette d'insinuer, comme tant d'abrutis avant elle, que je pourrais être coupable d'avoir tué Virginia...

Non.

Je n'ai rien à me reprocher.

À part, peut-être, d'avoir éprouvé, je l'avoue, ce sentiment peu glorieux qui se manifestait quand le regard que je posais sur Virginia, un regard plein d'admiration, se changeait tout à coup en envie au détour d'une critique élogieuse. Car oui, il m'est arrivé d'envier son talent, sa plume, et la place privilégiée qu'elle occupait dans le top des écrivains les plus vendus en France. Il y a en effet une chose que vous devez savoir à mon sujet... avant d'être chroniqueur dézingueur, j'avais eu cette ambition-là, moi aussi, devenir écrivain, reconnu si possible.

Le genre de mes bouquins ? Des thrillers, gore, des histoires bien sanglantes, aussi saignantes qu'un steak pris à la va-vite dans une brasserie de bord de route. De la violence, du sang, du sexe, des personnages sombres, un peu stéréotypés, des psychopathes, bien sûr – plus précisément un psychopathe, les gens adorent les psychopathes. Pas de belles et tragiques histoires d'amour, pas de recherche de style. Des faits, rien que des faits. Pas de prise de tête. On part d'un point A, un meurtre, horrible, et on arrive à un point B, un coupable, une punition ou une vengeance, implacable.

Ma rencontre avec Virginia a cependant changé la donne concernant mon désir de devenir celui dont on aurait dit plus tard qu'il était un maître du genre. Un soir, alors que nous discutons de nos projets communs, je me souviens avoir évoqué ma frustration grandissante de ne pas arriver à séduire plus de lecteurs.

Je lui disais que j'aimerais bien, moi aussi, faire un jour partie du cercle fermé des écrivains à succès, que maintenant que j'avais réussi à me frayer un chemin, à passer de l'autre côté, je sentais qu'il y avait encore une porte secrète à ouvrir ou, plus timidement, à pousser, et que je pourrais, moi aussi, trouver ma place sur la photo de cette famille de privilégiés... une place au dernier rang me suffirait, qu'on voie à peine ma tête, l'essentiel était que je sois sur la photo.

Je lui demandai alors, de façon plus directe, si elle n'avait pas quelques

conseils, voire quelques secrets d'initiés à me livrer.

Je me souviens mot pour mot de ce que m'avait dit Virginia.

— Daniel, je ne te comprends pas, tu as un job, ce n'est pas comme si tu pouvais consacrer tout ton temps à l'écriture, tu sais bien la charge mentale que ça représente, la disponibilité d'esprit... non ?

J'acquiesçai de la tête.

— Ce que je vais dire n'engage que moi, être écrivain n'est pas simplement publier des bouquins, être écrivain... c'est l'être dans sa vie de tous les jours, c'est comme une sorte de philosophie de vie.

— Il n'y a pas qu'une seule manière d'être écrivain...

— Bien sûr...

Elle ne voulait pas me froisser, je le sentais.

— Écoute, on n'a pas tous la chance de percer, comme on dit, et c'est mieux comme ça. Et puis, tu ne peux pas comparer nos genres respectifs, c'est un peu comme si tu voulais comparer des tor... — elle s'était interrompue avant de poursuivre — bref, si le simple fait d'écrire ne te suffit pas. Si tu écris dans l'espoir d'être un jour célèbre et reconnu, c'est que tu n'es pas vraiment fait pour ça.

Elle avait ensuite levé les yeux au ciel, comme si elle cherchait la meilleure façon de ne pas en rajouter sans me blesser, et avait conclu, fière de ce qu'elle pensait être une trouvaille :

— C'est que ce n'est pas ta mission de vie.

Perplexe, j'avais insisté.

— Si je comprends bien... tu es en train de me dire que pour réussir à être reconnu, et adulé, tant qu'à faire, il ne faut pas vouloir, justement être en quête de reconnaissance ?

— Oui...

— C'est un peu paradoxal, non ? Tu ne penses pas que sommeille ce désir-là, dans chaque écrivain, la reconnaissance ?

Elle n'avait pas répondu tout de suite puis avait hésité :

— Bon... ça dépend des personnalités, peut-être que certains s'en moquent, se moquent de cette célébrité... je reste quand même sur mon idée... on n'écrit pas pour devenir célèbre... il faut être au clair avec sa mission de vie...

Je me souviens avoir longuement réfléchi à cette histoire de mission de vie... n'était-ce pas un peu réducteur ? Une mission ? Pour toute une vie ? Comme un enchaînement logique dans mon raisonnement, s'est imposée alors à moi l'idée que, pour l'instant, ma seule mission de vie, c'était elle, Virginia, ma priorité,